

L'Ascenseur

K.Banway

Je raccompagnais mes amis dans la cage d'ascenseur quand je pris conscience à quel point il était vieux, étroit et bruyant. Mais à l'aide de quelques grammes d'alcool dans le sang, il était relativement difficile de faire la différence avec le son de mon cœur qui pompait de joyeux hymnes éthylique dans mes veines.

Il me vint brièvement à l'esprit qu'il avait fait l'objet de plainte dans la copropriété, mais le Gardien de l'immeuble se débrouillait toujours pour remettre la réparation à plus tard. Là, debout sur le seuil de ce fichu ascenseur, en tenant les portes à mon plus vieil ami qui essuyait quelque chose de visqueux sur sa veste en roulant des yeux de morue oubliée au soleil, il me revint les paroles du Gardien concernant la maintenance dudit ascenseur : « Il monte, il descend, il s'ouvre. Vous voulez quoi de plus ? ». Rachel, ma fiancée l'avait surnommé Morgan. A cause de sa ressemblance avec l'acteur Morgan Freeman. Et elle n'avait pas tort. Mais à l'heure actuelle il pouvait ressembler à Peggy la cochonne, elle n'aurait pas eu tort non plus à mes yeux. Avec dix-huit bières et trois bouteilles de champagne, on est forcément d'accord avec beaucoup de chose concernant la ressemblance entre les concierges et les acteurs d'Hollywood.

Après tout, c'était la fête. L'installation dans notre premier appartement, et pas des moindres s'il vous plait : un vaste six pièces avec une terrasse qui dominait Londres. Et tout ça au croisement d'Oxford Street et Charing Cross, ma rue préférée. Une grande tour, à l'architecture emprunté à l'époque

Victorienne. Elle ne payait pas de mine, elle avait son caractère (comme disait l'agent immobilier), et les nombreux ravalements avaient bien pris soin de lui conserver ce caractère ou éventuellement de le souligner. La tour faisait 15 étages, desservie par deux ascenseurs. Bien que haute elle était assez mince et même maintenant je suis sûr qu'elle ne respecte aucune norme de sécurité. En fait quand j'y pense, je suis sûr qu'elle ne doit respecter aucune règle d'architecture contemporaine.

Mais le réel problème était que l'un des deux ascenseurs était bruyant, cabossé et rouillé à beaucoup d'endroit. Le vendeur s'était bien gardé de nous faire prendre celui-là, et avait insisté pour que l'on prenne celui qui avait été rénové, avec un affichage digital et un panneau électronique. L'autre utilisait encore une console avec de gros bouton noir, dont les chiffres étaient estompés par endroit. Il grinçait quand il s'ouvrait. Il grinçait quand il s'arrêtait. Il grinçait même quand on enfonçait les boutons du panneau usé, et claquait bruyamment quand on insistait trop. De préférence nous prenions toujours le plus récent. Mais celui-ci tombait, bien évidemment, souvent en panne - comme le fait tout ce qui est récent - et on se rabattait sur le vieil ascenseur.

Ma fiancée dans sa belle robe de soirée qui mettait ses jambes tellement bien en valeur – les dévoilaient tellement serait plus exact - me fis signe de revenir vite avec un petit sourire aguicheur. Eméché ou non j'étais pressé d'obéir. Je lâchais finalement la porte quand le dernier convive monta à bord. Les deux portes rouillées couverte de rayures semblable à des griffures se refermèrent sur ma tendre qui esquissait le sourire de mise pour les invités mais avec un beau regard pour moi. Je soupirai pendant que l'ascenseur entamait sa descente.

Nous habitons au 10ème étage. La descente prend une bonne trentaine de seconde avec le nouvel appareil, et le triple avec l'ancien. Mais en bonne

compagnie, le temps passe plus vite, on ri on discute, on se remémore déjà des parties de la soirée (qui avait vomi en premier ou qui avait enfin battu le record d'enquillage de bouteille de bière – la même personne soit dit en passant) et les portes se rouvrirent sur le hall de l'immeuble désert. En grinçant.

Je les accompagnai jusque dans la rue, les saluant de la main quand ils s'engouffrèrent dans leur véhicule respectif. Souriant et riant par intermittence presque malade tant j'étais de bonne humeur, debout au milieu de la nuit à échanger des blagues à voix haute. Je restais sur le trottoir jusqu'à ce que les feux arrière de la dernière voiture disparaissent à l'angle de Charing Cross, avec un dernier coup de klaxon à mon intention.

Puis je me rendis compte que j'étais seul, dans le silence, sur le trottoir humide de mon immeuble, à 3 heures du matin. Le panneau électrique de la pizzeria Laguna avait été oublié, et grésillait à chaque clignotement. Genre de chose inaudible en journée, parfaitement assourdissant à cette heure-ci. Je frissonnais, croisais les bras non sans faire passer ma main par ma poche pour m'assurer que j'avais bien ma clef pour rouvrir le hall. Rassuré, je gravis rapidement les 4 marches qui menaient à l'entrée, même si je ne me souvenais pas de les avoir descendue à l'aller. L'alcool, l'alcool...

Le hall était déjà plus chaud, et je remerciais mentalement le Gardien d'avoir laissé un peu de chauffage même à cette heure-ci. J'appelai l'ascenseur. Le nouveau. Evidement la diode ne s'alluma pas plus que lors de mes précédentes tentative de la journée. Le vieux en revanche était là. Porte close mais la ligne cabossée de la double porte laissait filtrer la lumière de la cabine. Il m'attendait donc. Accueillant. Si on veut. Il ouvrit ses portes béantes dès que je frôlais le bouton d'appel, comme pour me prouver à quel point j'avais raison de faire ce choix. Je pressais le bouton rond à demi effacé portant le chiffre 1 (décalé sur la gauche mais le zéro avait disparu depuis visiblement des lustres),

et l'ascenseur se mit en branle avec ses milles craquement. Mais il était désespérément et violement silencieux pour moi, après la descente en si joyeuse compagnie, j'avais presque l'impression d'entendre nos échos de fête et de rire. Mais les parois de métal déformé ne me rendirent qu'un hideux reflet de moi-même, et de ma solitude. Je m'appuyais contre la paroi la moins déformée et attendis, ma jovialité devenue cendre froide.

Puis les bruit que je détestais tant se remirent à gronder : couinement, grattement et craquement comme du sable qu'on verse sur un rail en métal et qu'une roue vient pulvériser. En journée je n'y prend pas garde, et on est rarement seul dans cet ascenseur. Le désavantage d'une tour de 15 étages je suppose. Evidemment au milieu de la nuit, l'immeuble était silencieux de toute activité humaine. Il se remplissait alors de ses propres bruits, de son propre souffle. Et l'ascenseur en était le coeur principal. Au niveau du 3ème étage il trembla un grand coup et sembla presque s'arrêter. Mon cœur à moi se serra à l'idée de ma belle allongée sur le lit, endormie vu que son homme était resté coincé toute la nuit dans l'ascenseur. Puis la cage s'ébranla et se relança, plus bruyante que jamais. Grattements, frottement et couinement devinrent si assourdissant que j'eus l'impression que j'entendais des chuchotements entre deux grincements. Au cinquième étage, la cabine reçut un nouveau coup de boutoir et je sentis dans mon dos les parois trembler et onduler. Le plafonnier clignota à peine, mais je sentis sous mes pied que la cabine avait oscillé un instant. *Osciller*. Ces saletés n'étaient pas supposée être sur des rails ? Ma fiancée s'évapora de mes pensées et mes yeux se concentrèrent sur l'aiguille rouillée qui indiquait sur un vieux panneau de bois circulaire l'emplacement de la cabine. Entre le 5ème et le 6ème étages j'entendis des bruits de galopade sur le toit. Cela partait, revenait, s'arrêtait, repartait, tourner autour du plafonnier et de la trappe de maintenance (*Interdiction d'ouvrir en marche*, pouvait-on lire

en rouge orné du sigle adéquat) puis le bruit s'évapora. J'imaginai un gros rat sautant de l'ascenseur en marche, tarzan miniature dans une jungle moderne de cables d'acier effilochés. J'eu presque envie de sourire, mais au septième le plafonnier clignota encore brièvement deux fois, s'alluma, grésilla et s'éteignit. S'ensuivit un vacarme assourdissant lorsque que quelque chose heurta la cabine sur la face opposé à celle où j'étais adossé : les portes. La lumière revint, claire, froide. Je découvris une nouvelle bosse qui s'était formée, piqueté de rouille, pile au niveau de mes yeux dans la porte de gauche.

L'ascenseur fut alors brutalement pris d'assaut par mille coups de batoir, comme si la cabine était devenu un tambour pour un enfant géant. Je fus secoué et jeté au sol par les chocs répété qui heurtaient tout les côtés en même temps pendant que mon esprit commença à traduire les horribles grattements par des pattes griffues qui essayaient d'entrer. Il y eut une accalmie. Où je put entendre distinctement des chuchotements. Des soupirs. Beaucoup de soupir. Etait-ce un rire ? Des grognements rauques à présent. Et à nouveau. *Blam*. La porte brillante de métal vibrait. *Blam*. Ne s'était-elle pas arrondie ? *Blam*. *Blam*. *Blam*. Je couvris mes oreilles, mais je sentais sous mes fesses le sol vibrer à chaque coup. Le plafonnier clignota à chaque impact mais ne rendit pas l'âme, et trois boutons du panneau sautèrent pour rouler au sol devant moi, entre mes pieds recroquillé dans leur chaussure en cuir véritable. Le 3 et le 7 à l'envers et le P du parking. L'aiguille n'indiquait plus rien, elle rejoignit les boutons, sur le sol, avec moi. Sa pointe vers la porte. Je n'arrive pas à être sûr mais je ne crois pas que j'avais peur. Surpris, hébété, sans doute, mais pas effrayé. Mais je ne m'attribue aucun courage, j'avais beaucoup bu et l'alcool me protégeait de son cocon d'innocence imbibée de stupidité hagarde.

Mais la cabine semblait tenir malgré tout et montait encore. Le plafonnier clignota puis des bruits de pas – de vrai pas – résonnèrent dans toute la cabine

en provenant du plafond. Le toit craquait sous le poids de la personne qui se déplaçait ainsi. Je crois que j'ai commencé à trembler. Ils allaient et venaient, comme le rat l'avait fait un instant avant. Un coup de butoir résonna encore mais je n'y fis pas attention. J'étais figé, les yeux rivés au plafonnier trop fatigué pour m'éblouir, comme si je pouvais le percer du regard et voir ce qui se tenait au dessus de moi. Je vis la trappe de maintenance. Comme le reste elle était bosselée et rouillée, comme si personne n'avait jamais pensé à l'ouvrir une seule fois. Et j'eus envie de l'ouvrir, pour voir, pour m'expliquer, peut-être pour me convaincre de quelque chose. Mais surtout j'en avais tout simplement envie. Je me relevais, oscillant au gré des chocs et grimaçant quand un grattement se terminait en plainte aigue sur le métal, et ma main se dirigea vers la trappe (*Interdiction d'ouvrir en marche*) tandis que l'autre se tenait à la main courante pour me stabiliser. Rires. C'était moi qui riait. J'attrapais la poignée encastrée et m'apprêtais à pousser dessus. Je sentis en moi une plainte, comme si une petite chose s'agitait en protestant et avait enfin décidé de faire valloir ses droits. J'eus envie de l'ignorer et j'assurais mes appuis pour mieux pousser. Mais la petite chose en moi grossit et devint une évidence. Je n'avais *aucune* envie de savoir. Absolument *aucune*. Je me rendis compte brutalement du silence au dessus de ma tête, que tout bruit c'était tût, estompé. Seul ma respiration bruyante se faisait entendre. Mais je sentais tout aussi violemment la présence de ce qui attendait au dessus de la trappe. Je sentais sa volonté, et je compris - comme un enfant qui comprend le tour du magicien - que je ne voulais pas ouvrir cette trappe, pas du tout. Mais que *lui* voulait.

Et j'avais beau avoir 23 ans, une excellente bonne situation, et une vie sociale normale, je me jetais au sol, les bras sur la tête, attendant que cela cesse. Les pas recommencèrent et j'entendis les griffes griffer, les coups redoublèrent et les chuchotements se faire rires, insulte et moquerie.

Puis tout cessa. Je relevais la tête, les yeux en larme, pour voir que la cabine avançait normalement à présent. Je me remis debout. Dès cet instant j'eus envie de croire à une erreur, un délire éthylique. Mais mon pied marcha sur un bouton (le 7) et je me mis à pleurer.

Les portes s'ouvrirent, mais je n'arrivais pas lever la tête.

- Bonsoir Monsieur, fit une voix. Vous allez bien.

Ce n'était pas une question. Je relevais enfin le visage et vis le Gardien. Morgan comme l'appelait Rachel. C'est vrai qu'il ressemblait à l'acteur. Les sortes de taches sur les joues, cette bienveillance dans le regard. Un bleu de travail plus tout à fait bleu et une casquette de la même teinte de guingois sur son crâne. Il entra dans la cabine et se pencha lentement pour ramasser les trois boutons et l'aiguille.

- C'est toujours les mêmes qui tombent, il faudrait que je pense à investir dans de la colle ou quelque chose comme ça, dit-il en remettant les boutons, puis l'aiguille sur le cadran. Du bout du doigt, il pointa la pointe de métal sur le 14. Il ajouta en me regardant : « On va redescendre ensemble jusqu'à votre étage. Je pense que vous êtes un peu loin là, non ? » Il n'attendit pas que je réponde et appuya sur le 1 qui était un peu décalé à gauche. Celui-ci résista un peu à la poussée, car une nouvelle bosse gênait un peu le mécanisme à présent. Le Gardien ne se tourna pas vers moi et je restais silencieux. Ma tête était vide. Aucun bruit ne survint et les portes se rouvrirent. Je n'avais même pas senti la cabine bouger. Ma porte était entrouverte, à mon intention je suppose. Je sorti toujours sans prononcer une parole. Finalement les portes commencèrent à se refermer sur lui, mais il les arrêta en appuyant sur le bouton de blocage. Je lui jetais un regard vide. Il hocha la tête avec une esquisse de sourire puis parla doucement : « Ce n'est pas une bonne idée d'ouvrir la trappe quand l'ascenseur marche, monsieur. En fait il n'est pas

nécessaire pour quelqu'un comme vous d'ouvrir cette trappe. Mais je suis sûr que vous le savez maintenant. » Il lâcha le bouton et les portes se refermèrent. Mais avant que la cabine ne se ferma, il ajouta : « Je ne serai pas toujours là pour vous en empêcher. » Puis j'entendis la cabine s'ébranler et descendre.

Aujourd'hui j'ai huit ans de plus et un enfant. Ma carrière marche bien et nous gagnons bien notre vie. Rachel est maintenant ma femme. Et nous habitons toujours la tour de 15 étages. Le vieil ascenseur est toujours là. Quand ma fiancée me vit revenir ce soir là, elle devina qu'on ne ferait pas l'amour. Elle ne posa pas de question, elle comprit, et je crois que c'est ça qui fit que je l'épousais 6 mois plus tard, et 6 mois en avance de ce que j'avais prévu avec tant d'hésitation de prime abord.

Je repris l'ascenseur. Plusieurs fois, mais jamais de nuit, jamais seul.

J'écris aujourd'hui car le Gardien est mort. Un cancer nous a-t-on dit. Ils vont en prendre un autre d'ici quelques semaines et beaucoup de locataires soupirent de soulagement car ils vont enfin avoir deux ascenseurs neuf. Je viens de me disputer un peu avec Rachel, car j'ai décidé qu'on déménageait. Mais elle a senti encore une fois que ce n'était pas la peine d'insister. Pas là-dessus. Elle a accepté car elle sait que c'est liée à ce qui s'était passé cette nuit là. Elle a toujours su. Par tout les Dieux que je l'aime.

Le Gardien n'est plus là, et je ne veux pas être là quand ils enlèveront l'ascenseur.

Ni quand la cage de l'ascenseur sera grande ouverte.

Ni quand la cage sera ouverte.

Torcy, le 9 octobre 2003-Retouche Rer A/Torcy 2013